

Et si la Suisse s'endormait ?

► **ESSAI** Seule au milieu de l'Europe, la Suisse fait des envieux et des jaloux pour sa réussite économique, son calme, son bien-être – payé très cher par ses citoyens. La recette tiendra-t-elle face à l'accélération de l'histoire ?

Fntre le pamphlet, l'étude historique et sociale, le constat politique, *Heidi réveille-toi!* interroge le lecteur sur l'inso-

lente bonne santé d'une petite Confédération qui pourrait bien, dans un avenir proche, ne plus être capable de relever les défis qui se présenteront à elle, perdue dans une mondialisation toujours plus dure. Les deux auteurs, Robert Salmon, ancien vice-PDG du groupe L'Oréal, ingénieur chimiste, conseiller de groupes de luxe, confé-

rencier, auteur, et Christopher H. Cordey, CEO d'un cabinet conseil en prospective stratégique, engagé durant des années par des multinationales, ont uni leurs visions d'une Helvétie en danger, selon eux, car trop confiante dans «la neutralité, la démocratie directe, le sens du travail de nos compa-

trioties, la capacité d'innovation, une gestion sage et prudente, autant de vertus qui ont construit l'indiscutable succès du modèle actuel».

Prudence sur tous les fronts

Or, les temps changent très vite et l'aventur de la Suisse dépend de ces autres nations dont elle ne veut pas se mêler, tout en courbant l'échine devant les agressions contre ses bar-ques par exemple, alors que Salmon et Cordey évoquent bien d'autres paradis fiscaux qui ne sont pas tancés comme la Confédération. On estime que seuls 2% de la fraude américain ne se trouvent dans les banques suisses. Et les 98 autres pour cent?..

Alors qu'elle obtenait une certaine complaisance durant les Trente Glorieuses de la part de pays amis, tels USA, France ou encore Allemagne, la voici dans leur collimateur. «Un pays neutre qui réussit si brillamment est un pays de profiteurs», tel est maintenant le leitmotiv quasi international. La Suisse n'était pas préparée à cette remise en question. D'autre part, trop de managers croient dur comme fer que le succès est dû à leurs géniales compétences, en oubliant la base. Ils finissent par refuser de concéder la moindre de leurs erreurs: Marcel Ospel de l'UBS, Philippe Bruggisser et Lukas Mithlemann de feu Swissair en sont des exemples encore... brillants.

C'est que la nation en est convaincue: tout va bien! Elle a oublié que durant de longues périodes de pauvreté, ses habitants la fuyaient, se mettant notamment au service des rois étrangers. Mais depuis de nombreuses décennies, liés à l'industrialisation, le pays s'est hissé très haut, a pris la grosse tête – manière helvétique, on ne l'affiche que modestement, mais néanmoins...

La voici à la traîne

Les deux auteurs estiment que les acquis ne suffisent plus. Dans le monde de l'hyper rapidité, du réflexe instantané, du changement et de l'innovation permanents, les politiques se doivent «d'élaborer une vision dynamique et conquérante», en prenant des risques. Jusqu'ici, les Suisses «ont subi le changement en lieu et place de façonner le futur». Et si l'Europe se délite et part en ville? Si «la France, son troisième partenaire commercial en Europe, n'a pas le courage de se réformer et disparaît de la liste des grandes puissances?» Les deux observateurs, qui connaissent bien la machine commerciale

au sein de laquelle la Suisse est impliquée, estiment que le pays n'est pas préparé à tenter «des approches innovatrices qu'exigent la globalisation et la montée des marchés émergents, stimulée par l'ubiquité technologique». Fièvre d'elle, la Suisse a pourtant déjà perdu sur certains tableaux qui lui étaient plus que favorables. Le tourisme par exemple, dont, au début du XX^e siècle, elle était le leader incontesté. Aujourd'hui, la voici à la traîne, devancée par l'Autriche, l'Italie, la France et même l'Allemagne. Les infrastructures ont vieilli, «les principales destinations touristiques ne jouissent plus de la même considération accordée à la chimie, la pharmacie, l'horlogerie, les banques, l'agro-alimentaire». Le tourisme n'intéresse que vaguement Zurich, Bâle ou Berne. Pour comparaison, l'Autriche a mis en place une banque du tourisme.

Et c'est un exemple. Salmon et Cordey arpentent largement l'économie suisse, qu'ils disloquent afin d'en pointer les points faibles et proposer des solutions pour une Helvétie forte et sereine. Ils soulignent



La couverture de la 1^{re} édition de l'histoire de Heidi, d'un auteur inconnu, date de 1887 (l'illustration est tombée dans le domaine public). Le célèbre personnage est pris par Salmon et Cordey comme figure de proue d'une Suisse endormie sur ses lauriers.

aussi la difficulté de remettre en question les certitudes de toute une population et de ses politiques.

Après avoir proposé des scénarios pour l'avenir, ils concluent que «la Suisse est à la fin d'un cycle, mais ne le sait pas encore. A quand, se de-

mandent-ils, le Département fédéral du futur?»

BERNADETTE RICHARD

Robert Salmon, Christopher H. Cordey, *Heidi réveille-toi!* Ed. Stockline, Genève 2014, 96 pp

► CRITIQUE

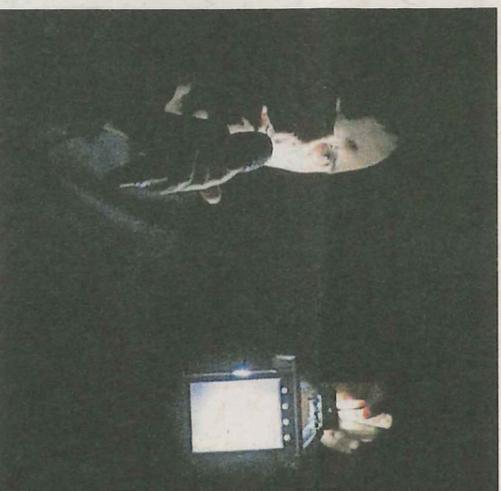
Narcisse, un parfum de poésie qui claque comme un slam

Le slam souffre certainement d'un trouble d'identité, ou à tout le moins d'une identité trouble. Ecartons d'emblée ses homonymes sauvages, qu'ils soient sous-gendre du death metal, méchante chute en skateboard ou bond sur la foule comme sur une mer lors des concerts de rock.

Non, le slam évoqué ici est une déclamation codifiée de poésie, sans musique, sans artifices, un art oratoire pur. Jaillie en 1986 de la bouche du poète américain Marc Smith, cette pratique est associée, à tort ou à raison, à la mouvance hip hop. Et si la *street culture*, avec ses revendications de libertés, n'est pas totalement étrangère à sa naissance, le slam est cependant très loin des clichés de rappeurs breloquant de dollars en or incrustés de diamants.

Une salle comble et comblée

Alors, avec de si remuants cousins, l'image du slam ne peut être que broyée, inthronisée et



Narcisse jette une lumière crue et bouleversante sur le poétique art du slam. PHOTO TLM

qu'électronique, Narcisse apparaît dans un écran sur lequel virevoltent virtuellement voitures de rêve, villas de rêve, visages de rêve. En expert consommé d'informaïque, le slameur se joue des barrières entre le physique et le numérique, entre l'humain et la machine, pour mieux apparaître tel un *deus ex machina*, droit stoïque, immobile. Et vaguement inquietant. Sur l'autre plateau de la balance, Pierre Gilardoni et sa guitare équilibrèrent par leur reconfortante normalité. Et au milieu, un écran à taille humaine, dans lequel se promènent des illusions grandeur nature, gommant en une confusion vertigineuse la limite entre le vrai et le faux.

La beauté toxique des fleurs de Narcisse

La scène est posée, elle ne bougera plus. En Statue du Commandeur, Narcisse devint le grand préteur de la sombre cérémonie. Fondu dans l'obscurité son crâne chauve ne fait que

de poésie, semblant murmurer: «Avec moi, la noce feras-tu?» Car ce Nosferatu aiguise ses crocs de mots, se délecte des syllabes, boit à la gorge des vers, suce le fluide grammatical. Un Narcisse au suc vénéneux, tous les jardiniers vous le diront.

Et pourtant, les textes sont aussi étourdis-sants d'intelligence que pétillants d'humour. Un contraste saisissant se tisse entre l'austérité du slameur et la brillante de ses propos. De la surconsommation (*Qui vous vend vos rêves*) à la décroissance (*Quato ze pou cent*), de l'éphémère gloire (*Le disque j'veux*) à la gloire éphémère (*On s'en fout des premiers*), des réseaux sociaux (*l'anne*) aux compagnes robotiques (*Annick femme mécanique*), Narcisse, avec une humanité rare, balade de ses beaux mots les grands maux de notre siècle. Présentant son smart phone, il nous tend un miroir de nous-mêmes où nous nous reflétons, narcissiques à la folie. «Sentis les poètes ne recvèrent pas leurs